MERMOZ
L'ENTRE
2018/01·2020/2020

# Sommaire


**Z. Champ lexical** *3*

**Y. Drive in du turfu** *4*

**X. Fiche de lecture** *7*

**W. Cartographie** *10*

**V. Journal 13 janvier** *12*

**U. Les Clefs** *14*

**T. Fantaisie science-fictionnelle** *15*

**S. Perspective** *16*

**R. Journal 14 et 16 janvier** *18*

**Q. L'envers du Reflet** *20*

# Champ lexical

**Un Futur Retrouvé (UFR)** : Nous réalisons un «Accompagnement» artisique des habitant·e·s de Mermoz Sud d'une durée de 2 ans et demi (2018-2020). Un Futur Retrouvé, regroupe trois entités : la compagnie de théâtre Augustine Turpaux, le collectif d'architecte Pourquoi Pas !? (www.collectifpourquoipas.fr), et Thomas Arnera, doctorant en sociologie (www.defluences.fr) afin de réaliser cet accompagnement.

**L'Entre :** Fanzine ou journal libre en écho au fanzine En Rue du collectif En Rue à Dunkerque (http://fabriquesdesociologie.net/EnRue/). Il est produit collectivement à chaque Reflet et cherche à rendre compte du processus en cours au sein du projet.

**Reflets** : Les Reflets sont des résidences regroupant les trois entités du projet sur une durée d'une semaine afin de fabriquer des formes artistiques et poétiques à Mermoz. L'équipe du projet réside depuis février 2019 au 1 rue Gaston Cotte, espace de travail, de vie et point de départ pour explorer Mermoz.

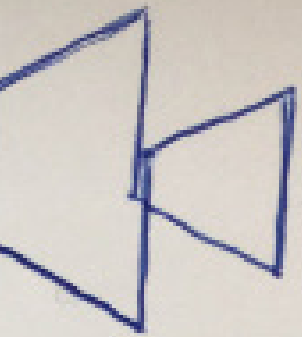
**Moments théâtraux** : l'équipe d'UFR propose des moments théâtraux sous la direction de la compagnie Augustine Turpaux, ces moments peuvent prendre la forme de spectacle, de répétition, où d'improvisation dans l'espace public du quartier.

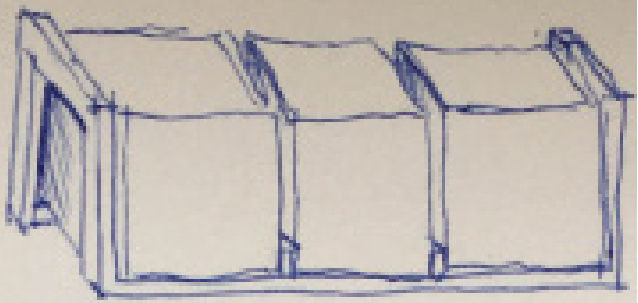
**Les cartographies** : Le collectif Pourquoi Pas !? expérimente à Mermoz un travail de cartographie à hauteur d'humain·ne au travers duquel chacune et chacun peut se représenter l'espace en laissant libre cours à son imagination.

**La table** (dispositif mobile) : Mobile, elle permet en invitant le quartier et nos différentes pratiques de réaliser des permanences itinérantes de recherche publique dans l'espace public. Elle transporte aussi ces cubes qui servent parfois d'assises, de support ou encore de scénographie pour les moments théâtraux.

**Le Ciné** : La thématique des cycles, que nous prolongeons pour ce Reflet #3 nous a conduit à fabriquer dans le garage qui abrite habituellement la table un «Ciné» et un cours document vidéo diffusé les 16 et 17 janvier 2020.

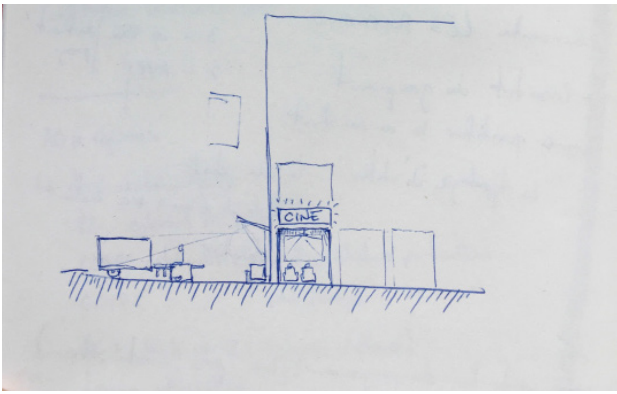
**Le journal** : il est tenu durant les différents Reflets quotidiennement, il peut être rendu public entièrement ou partielement dans l'Entre mais aussi sur le site internet Defluences.fr. Sur ce site, vous trouverez également les précédentes publications de l'ENTRE.





CINE

# Reflet #3 Cycle 2 : “Drive in du turfu”




Nouvelle année, quoi de neuf ? C’est un peu le questionnement en creux de cette semaine de travail in situ. Le précédent Cycle se raccrochait au passé de Mermoz - qu’est-ce qui a changé depuis le rachat des terres agricoles et la construction de toutes pièces d’un nouveau quartier ? Et dans 20 ans, 30 ans ou 50 ans ? A quoi ressemblera Mermoz, et s’y sentira-t-on bien ? Le renouveau aura-t-il opéré ? À travers le renouvellement du patrimoine bâti, certainement ; mais qui pour en témoigner ? Partant de ces interrogations, la semaine du 13 au 17 janvier s’est d’abord construite autour de la notion d’archives.

Explorant le format vidéo, l’équipe d’UFR est allée à la rencontre des habitants pour sonder les projections de chacun dans le futur Mermoz. La relation étroite entre individu, bâti et mémoire rend délicate la capacité à s’extraire de la réalité présente. La carte poétique est alors jouée pour faire un pas de côté et tenter de libérer l’imaginaire. Mais ces témoignages, aussi ancrés soient-ils dans la réalité quotidienne ont en fait déjà une valeur d’archives. Sans tenter à tout prix de « faire dire » quelque chose à ce film, il s’agit plutôt d’assumer le caractère non exhaustif des réalités et des imaginaires captés.

Ces fragments constituant maintenant une invitation pour qui les regarde, à venir étoffer, critiquer, contredire ou valider la vision portée sur le quartier. Et pour en débattre, nous avons choisi un lieu à l’exacte intersection entre espace public et espace domestique, un cinéma temporaire à l’intérieur d’un garage sur la rue ; soulevant la question de la place de l’individu dans le Mermoz de demain.

CINE

# Fiche de lecture

Réalisée à Labo cité, Rue de Narvik, Mermoz (Lyon 8).

Notes, réflexions interpétations issues de la lecture de : Le renouvellement urbain, la génèse d'une notion fourre tout, Sylvie le Garrec, PUCA. 2006.

La rénovation urbaine connaît-elle des cycles ? Si oui, ils me semblent, à la suite de mes lectures, plus être le fait de discours que de réalités concrètes. Sur le terrain, ces nouveaux termes, discours, semblent accompagner une même tendance, celle de la justification des démolitions-reconstructions. L'apparente complexité de la politique de la ville pourrait être résumée assez simplement à la suite de cette lecture : justifier des démolitions et les reconstructions qui vont avec. Le renouvellement urbain existe sous différentes appellations au cours des deux derniers siècles : loi dites Logements insalubres à la moitié du 19 ème. On note le caractère explicite de l'intitulé de la loi. Puis vient le terme de rénovation en 1958 (et pas renouvellement, notion qui apparaîtra plus tardivement).

L'accent est porté de l'après-guerre à la fin des années 60 sur les centres-villes et sur ce qu'il est coutume d'appeler les « taudis ». Rénovation est souvent synonyme de démolition jusqu'aux années 70 et les lois Malraux sur le patrimoine où le terme restauration prend place dans les centres-villes pour restaurer, remettre en état, conserver l'état d'origine, approche patrimoniale presque muséale de conservation donc. On parle alors de patrimoine remarquable comme ensemble à conserver.

Rénover se développe donc plus récemment avec cette idée de « refaire la ville sur la ville » au sens de la transformer en associant aux travaux de bâtiment des logiques de transformations des activités (amener des commerces) et des populations (nouvelles) dans ces espaces.

Dans les années 60's, le logement dans sa dimension collective perd aussi du poids et des politiques d'épargnes logements et d'accession à la propriété se développent. Le logement est de moins en moins considéré comme « un bien collectif ». C'est aussi dans ces années qu'aux côtés de restauration, de rénovation apparaît le terme de réhabilitation.

Le terme fait sa place à la fin d'une décennie (68-69) qui marque une critique de la « raison technicienne » et des institutions de la Vème république dont « la logique de plan » est le symbole. Avec le terme de réhabilitation vient l'idée de l'amélioration de l'habitat qui préfigure l'arrivée de notions plus proches de nous comme celle de

« cadre de vie ». Les années 70's voient un déplacement progressif des politiques d'aménagement vers les quartiers périphériques et préfigurent ce qui va devenir officiellement dans les années 80 la politique de la ville mais qui existe en fait dès la fin des années 70's. Petit à petit, la logique de plan va laisser la place à la logique de projet.

Les années 70's voient en effet les premiers désaveux, y compris du côté de la puissance publique, de la logique des grands ensembles qui « contribuent, par des mécanismes de financement cloisonnés, à des formes de ségrégations spatiales».

Le terme de réhabilitation s'insère à cet endroit-là. Le constat d'échec du rêve de voir les grands ensembles devenir des ascenseurs sociaux est donc rejoué mais sur deux plans, celui des démolitions-reconstruction (idée de remplacement, de mixité, de réduction des inégalités par le haut) et celui des réhabilitations du cadre de vie, une réduction des inégalités qui passe par des actions « par le bas », depuis les réalités sociales et culturelles de ces quartiers en cherchant à (ré)insérer des populations. Réhabilitation est un terme qui vient du champ de l'insertion.

Avec la démolition-reconstruction, on cherche à « réinstaurer l'idéal d'ascension sociale » qui accompagnait la construction des grands ensembles. On cherche à revenir au « peuplement initial », celui des classes moyennes.

Avec la réhabilitation, se développe plutôt l'idée d'une seconde chance, en s'appuyant sur l'existant des vies de quartier, des solidarités, des communautés qui se construisent autour d'un quartier participant à forger l'identité d'un quartier durant plusieurs années et décennies.

Les année 80's voient s'instaurer la politique de la ville avec un déplacement de l'état interventionniste à l'état animateur qui délègue et organise la coopération des acteur·rice·s au niveau local. C'est aussi le début des candidatures où les communes déposent des dossiers pour se voir ensuite allouées des financements. C'est à partir de là que le plan va peu à peu céder sa place à la logique de projet.

Jusqu'à la fin des années 2000 se développe une action qui pense des territoires, plus que des individus, voyant la logique de la "normalisation des territoires", de leur homogénéisation via le discours de la mixité sociale s'imposer plus que celle qui s'appuierait sur les communautés et les solidarités existantes. À Mermoz, on pourrait faire l'hypothèse que la volonté de faire «comme au Nord» symbolise cette volonté première d'homogénéisation plutôt qu'un travail autour de l'identité propre au Sud qui lui semble secondaire. Pen-

ser les différents concepts de la rénovation urbaine (mixité sociale, cadre de vie, rénovation, urbanisme transitoire) depuis des démolitions ou des réhabilitations vient dire deux choses très différentes.

De nos jour, au lieu de penser la mixité en terme de peuplement de personnes, on la pense en termes spatial et de logement : du logement social à côté de logement d'accession à la propriété. Ces logiques font des questions d'insertions des sortes de « boulets » pour les aménageurs qui voient le droit au logement comme une contrainte qui déprécie la valeur d'un bien immobilier. On voit alors comment l'interprétation qui est choisie de la mixité sociale entre en contradiction avec logique d'insertion.

C'est ici qu'intervient la notion de renouvellement urbain, mise en lumière par des aménageurs publics et privés de l'agglomération lilloise s'inspirant de la régénération anglaise. Le modèle anglo-saxon convient à la situation Lilloise et aux communes environnantes marquées par une forte histoire industrielle mais qui sont en même temps au coeur de la dynamique des métropoles européennes, du fait de sa situation géographique idéale. Le renouvellement est d'abord une vision transversale mais en dehors du cercle lillois, il est rattrapé par le poids de la logique institutionnelle française pour devenir à son tour une justification pour démolir et reconstruire : Renouvellement urbain prend place à côté des concepts dit « fourre-tout» que sont « mixité sociale » ou encore le « développement durable ». Le terme va d'ailleurs petit à petit se fondre dans le retour de la rénovation urbaine et servir essentiellement à justifier de nouvelles démolitions-reconstructions s'éloignant des réalités qui ont vu naître le terme de régénération.

Mer

mose

## **Journal** · Lundi 13 janvier (extrait)

Isabelle débarque et découvre le projet Un Futur Retrouvé, nous commençons ce matin au départ de ce qui s'est dit la semaine dernière lors de la réunion. Je n'ai pas envoyé le compte-rendu, ce qui est dommage car cela aurait pu constituer un socle commun. Nous nous rafraîchissons la mémoire. Nous devons choisir un angle d'attaque pour aller interroger des personnes en vue de la réalisation d'un docu-vidéo permettant de rendre compte d'une manière ou d'une autre de notre thématique, celle des cycles et de deux temporalités, Mermoz 2040, Mermoz 2080. Deux enjeux se dessinent dans la journée, réfléchir au dispositif, agir le dispositif. Nous partons en début d'après-midi sur le mode du "micro-porte" sorte de micro-trottoir improvisé en faisant du porte-à-porte sur le pas de la porte des habitant·e·s des barres voisines de la rue Gaston Cotte. Nous avons des questions très simples du type : c'est bien Mermoz en 2040 ? à laquelle les personnes doivent répondre comme si illes étaient la même personne mais dans cette temporalité-là. Par exemple, Je suis Thomas, 30 ans, mais je parle de ce que je vis en 2040. Avant de manger, nous nous adressons le dispositif et nous faisons l'exercice sur le pas de l'appartement que nous occupons au 1 rue Cotte. Une façon de faire ce je lisais dans le livre de Jérôme Guillet en s'adressant d'abord à nous avant de faire avec d'autres.

Je suis à la fois ravi de ce que nous faisons et inquiet. Pour ma part, c'est la première fois que je fais du porte-à-porte dans le projet. Nous allons à la rencontre des barres voisines. Je quitte cette posture d'espace public que je souhaitais pourtant retrouver sur ce reflet, le précédent n'ayant permis d'être en extérieur que le lundi matin. Ce n'est pas grave, c'est pour plus tard. Et d'ailleurs, l'exercice auquel nous nous prêtons avec Isabelle est une belle préparation pour la suite. J'apprécie ce temps que je n'ai pas eu ou pas pris avant, qui consiste à préparer plus finement notre façon de questionner les personnes rencontrées. D'aiguiser l'action quasiment à-même l'action. Je suis aussi inquiet du fait que d'aller toquer aux portes, revient à faire l'inverse de ce que j'évoquais précédemment dans mon journal, à savoir de ne pas solliciter des personnes qui le sont tout le temps. Isabelle, pendant que nous faisons l'exercice, me dit que l'on pense que les personnes sont extrêmement sollicitées mais que ce n'est pas forcément le cas. D'ailleurs, on nous demande beaucoup d'informations, preuve que les personnes sont en demande au moins à ce niveau-là. Par-ailleurs, il y a aus-

si tous les questionnements liés à l'intime. Le fait d'être sur le pas de la porte dans l' "entre" résous pour partie cette problématique, c'est ce que souligne Isabelle en exprimant son refus d'entrer à l'intérieur dans le cadre que nous définissons le matin et ce pour ne pas voler de l'intime des gens. L'entre de la porte me va très bien, nous y allons.

Les portes, quand elles s'ouvrent, s'ouvrent bien et sont accueillantes. Nous sommes accueillies par des sourires de la disponibilité, de la curiosité. Avec Isabelle nous évoquons tous les deux un sentiment la générosité qui amène pour moi d'autres problématiques (que faire de cette générosité, comment être à la hauteur ?). Nous filmons nos courts entretiens depuis la pas de la porte. Sur quatre demandes, trois personnes acceptent de se prêter au jeu ce qui ajoute à ce sentiment de générosité du moment, générosité également présente lors du refus d'une personne âgée et non-voyante d'être filmée mais qui s'est traduit par une discussion de quelques minutes.

Entre les entretiens, nous débriefons. J'apprécie grandement ces temps que nous passons entre les entretiens, je l'évoque à Isabelle, là nous faisons recherche dans l'action. Les "échecs" à obtenir ce que nous voulons — une projection des personnes en 2040 — nous pousse à réinterroger notre manière de faire tout en interrogeant ce besoin de vouloir quelque chose. Nous produisons une auto-critique instantanée et essayons de nous corriger. Nous restons parfois quelques longues minutes devant les portes qui se referment après l'entretien, assis sur les marches de la cage d'escalier, à revisiter la forme que nous voulons donner à la prochaine porte. Nous avons l'impression de faire de la concertation, ne pas parvenir à libérer un possible imaginaire... L'échec est relatif, puisque nous constatons tous les deux que nous passons des moments agréables sur ces quatre paliers. Mais que faire de ces moments agréables, comment ne pas les instrumentaliser ou plutôt quelle instrumentalisation puisque nous venons avec des objectifs même flous et donc quelles fins ?

# Fantaisie science-fictionnelle

*En 2080, mon ami.e m'a dit*

- Entrez si vous voulez, ici c'est un théâtre
- Nous préférons rester sur le pas de la porte, nous venons d'emménager, n'est-ce pas chéri.e ?
- Dans ce théâtre il y a un ascenseur pour les vieilles personnes parce que c'est dur pour elles de monter les courses
- Les vieilles personnes montent des courses aux artistes ?
- Oui. Ce sont des artistes comme les autres, comme les autres Mermozien.ne.s
- C'est intéressant ce toponyme pour toi qui est architecte chéri.e ?
- Ça rime avec tropézien.ne.s . Il y en avait parmi nous en 2020 qui rêvaient de migrer dans le sud, en modifiant leur nom ces habitant.e.s ont modifié leur fantasme
- Vous êtes tou.te.s artistes ?
- Exact. C'est une belle et longue histoire. Ça a commencé avec l'immédiation et ça a continué, aujourd'hui on l'appelle la permédiation.

*Silence du couple*

- Oui, on vit dans un univers sensible en permanence. Il n'y a plus de différence entre l'art et le reste du temps, ou alors à la marge. Les unités de temps, de lieu et d'action ont fusionné. Vous pouvez aller voir Darius qui habite au 7ème ciel, ses cheveux sont des vagues, il était là au tout début en 2020, il est très accueillant. Il vous montrera ses archives. C'est un vrai musée vivant. Cactus géants, panneaux troués, charrette, plots en bois, fanzines, films, bruitages, boite de conserve d'haricots verts, ordinateurs, cocaïne etc
- Et les jeunes ne font pas trop de bruit dehors la nuit ?
- Non l'insonorisation est top. Heureusement avec le nombre de vieux et vieilles qui parlent fort !

*L'ami.e rit*

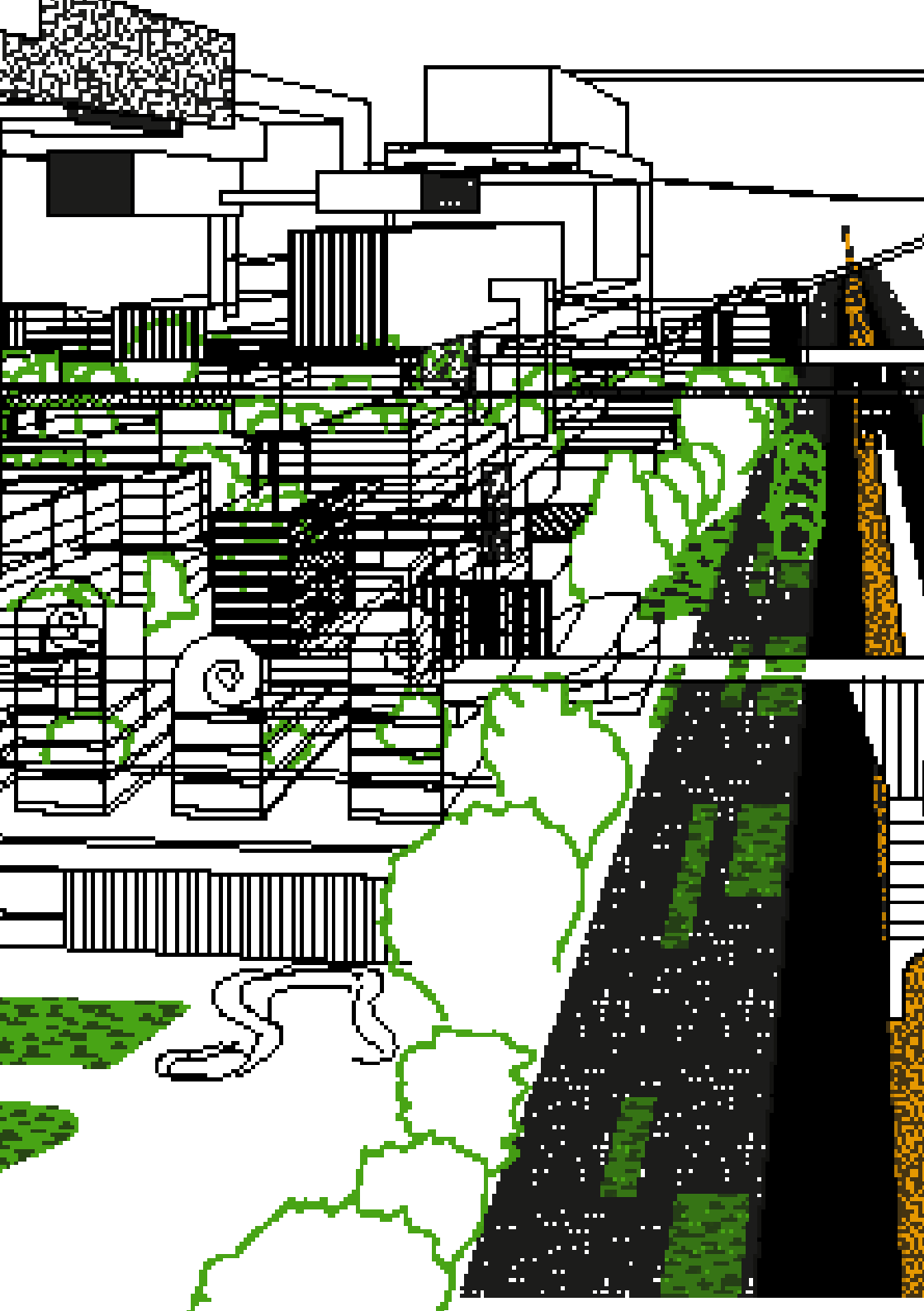
- Nous sommes là en cure pour 6 mois.

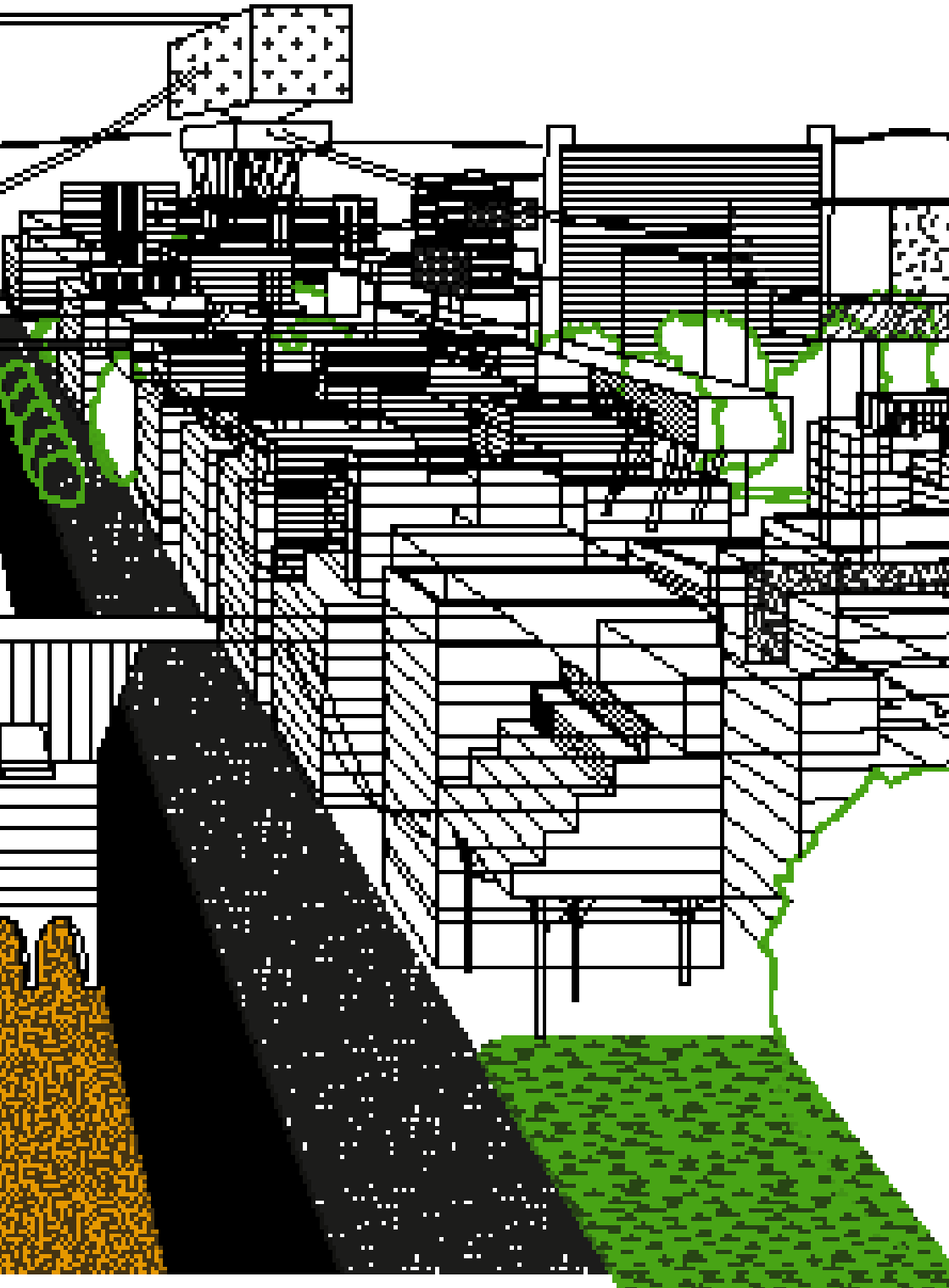
*Soupir de l'ami.e*

- Surpression
- Ouais y en a beaucoup comme vous. Au début ils se croient en visite au zoo puis soit ils pètent un câble, soit ils veulent rester. C'est un gros problème. Vous comprenez on peut pas accueillir toute la misère du monde.

*L'ami.e referme avec douceur la porte violette. Elle est identique à celle de 2020. Il l'a restauré au fil des ans en mémoire de sa famille qui habitait ici.*

Is





## **Journal** 14 janvier

... je file à la fin de la réunion de concertation. Je me dis en regardant la salle que, si on ne regarde pas de trop près, j'ai le look d'un des membres de l'agence HYL maitrise d'oeuvre en matière d'espace public. Cette pensée me ramène à ma condition et à ce que je véhicule simplement par l'allure.

En sortant de la réunion à 20h30, avec le plan que j'ai récupéré avant de partir sous le bras, je me fais interpeller plus loin dans Mermoz par un habitant, là, avec d'autres. Il dit à ses amis en riant : "Regardez c'est l'architecte de Mermoz nord !". Ça remarque, en plus d'être drôle, fait écho avec le sentiment que j'éprouvais quelques minutes avant dans la salle concernant mon allure. Je rigole et je leur dis «c'est vrai ça pourrait être ça». Puis mon «interlocuteur» se rapproche et me «pique» le plan enroulé que j'ai sous le bras, en pensant me soutirer un plan avec des infos sur la rénovation, alors que c'est en fait un plan de Mermoz sans information sur le projet urbain que j'ai pris uniquement pour sa précision. Je le suis, non pas pour reprendre le plan, j'insiste pour qu'il le garde, mais pour discuter avec eux et notamment me présenter. Celui qui m'interpelle est d'abord dans une posture cynique et énervée, notamment sur ces questions de rénovation urbaine, tandis qu'un autre semble vouloir que je parte et pour cela s'adresse à son ami cynique pour lui demander de me rendre le plan. Entre des questions, des invitations à m'en aller, j'arrive à discuter plus calmement avec deux personnes du groupe dont un qui semble plus à l'écoute et qui lui aussi tente de passer outre les remarques de ses amis pour que l'on discute. J'essaye de m'adresser malgré tout à tous et de répondre à toutes les questions, même quand elles ont un caractère provocateur. Ils sont en colère et tout ce qui se rapporte au relogement est motif de colère, moi d'abord. Ils me disent « qu'on va leur la mettre de toute façon » et qu'"ils" veulent qu'ils dégagent. Petit à petit, je ne fais plus partie de ce ils. Le cynique, finit par dire que je suis «quelqu'un de bien», je sens tout de même que ma présence commence à être un peu longue et que ce n'était pas prévu dans le programme de la soirée, je m'en vais après avoir distribué un ENTRE. Le moment dur une dizaine de minutes. J'ai choisi de laisser parler la partie de moi qui est d'accord avec eux, même si je sais que je ne peux être que dans cette posture, ce serait tout aussi hypocrite venant de ma part. Je n'habite pas dans le quartier ce n'est pas ma colère même si j'en partage quelques morceaux.

Je me rends compte également de la diversité de personnes que j'ai rencontré aujourd'hui et avec qui j'ai partagé un moment, des moments. Je me rends compte aussi de comment des personnes différentes, peut-

être éloignées dans les trajectoires sociales et soudainement proches géographiquement partagent le même sentiment sur des situations, la dame sur la mail, Darius, moi, une personne interrogée sur le palier d'un appartement, ou encore ces personnes qui se retrouvent dans Mermoz pour passer la soirée ensemble et certaines dans la réunion de concertation. Je me rends compte que les chances que nous puissions faire ensemble sont maigres mais peut-être pas inexistantes. Il y a avec ces différences aussi des modes différents de l'exprimer, il y a peut-être une piste de ce côté-là.

16 janvier

Nous obtenons ce matin les clefs des trois appartements côté pignon de l'immeuble pour y installer les lumières et des panneaux visibles depuis la rue. Etienne sourit de la formule que j'utilise lorsque je lui dis qu'il faudrait parvenir à automatiser ou systématiser l'exception auprès du co-tech. J'entends par là : de ne pas avoir le pass-partout ou les clefs tout le temps mais s'assurer que l'on puisse en bénéficier au besoin pour les différentes formes qui peuvent émerger.

En écrivant, je repense à ma discussion avec Darius, quand celui-ci me demande si je journal ralentit le temps, je lui réponds que je journal donne de l'épaisseur au temps, produit de l'espace-temps. Bref.

Là, l'enjeu est de multiplier les « medium », produire des formes de superpositions médiatiques, c'est de cette manière que « l'accompagnement artistique » est en train de se développer, en multipliant les entrées médiatiques. Je me demande comment la production d'archives touche à cette question de l'intermédialité. De même que l'idée de produire une archive ? Est-ce produire un document ou produire un rassemblement de documents. Comme le suppose Isabelle dans la journée, nous posons la question de l'à-venir depuis l'archive. C'est tout l'enjeu. L'archive, dans sa production, peut-être plus que dans sa consultation, est irrémédiablement tournée vers l'à-venir. La question de l'interprétation m'apparaît alors ici comme beaucoup plus poétique. Ce que naïvement je peux considérer comme prendre un document pour le mettre dans une boîte, devient poétique dès lors qu'il peut être envisagé comme un message, un poème envoyé pour les présents à-venir. L'archive recouvre d'ailleurs un fort potentiel pédagogique, en témoigne la multiplication ou du moins la récurrence des projets visant à enterrer des objets, des mots pour être déterrés parfois par les mêmes personnes plusieurs décennies plus tard.